

Cécile Mainardi

Poèmes standard

Délestant ta structure à cause d'un mirage de chaleur sur l'autoroute qui te dissocie presque de ton tee-shirt : tu portes « très vague » le réel en free-colour sur les chaînes manquantes, avec une nette intervention de l'abstrait, je te demande de me dire quelque chose de beau.

Ta ressemblance est ce rouge aussi présent dans la proposition « ceci n'est pas rouge » que dans « c'est rouge ». Elle les absorbe tous deux dans le vide. Et dans le vide, elle est le photogramme qui brûle.

La forme de ta-semblance-en-souvenir-en-idée-ou-sûrement-en-rêve, qui me remplit du bruit nocturne des jets-d'eau-en-souvenir-en-idée-ou-sûrement-en-rêve sur la voirie, je veux dire contre l'infini-en-souvenir-en-idée-ou-sûrement-en-rêve.

Les fouettés s'exécutent par séries de seize ou de trente-deux.

Ta semblance entrevue donne continûment du lest à l'image — comme une certaine qualité de pluie, plusieurs rideaux légers en même temps dans l'ensoleillement — même, surtout, quand ce n'est pas toi, je veux dire, même quand c'est toi, je ne reconnais jamais que tes sosies. Blow up.

Alors, je fixe une photo, le temps nécessaire pour que s'enclenchent les vagues d'étrangement et de ressemblance. Et entre chaque suave et féroce déferlement, j'épingle un poème standard faisant partie de la série : « Les Poèmes Standard ».

Le plaisir de la musique est la jouissance d'un esprit qui ne sait pas qu'il compte.

Je ne peux rien qu'écrire sur toi et tes apparitions, les obturantes, qui mordent à même la chair des disparitions, où je fais le poème presque de tête et sans lever les yeux.

Devant moi, passent les silhouettes-constitutivement-reconnues, la structure osseuse ou autre chose, la térébrante.

Je suis physionomiste à outrance, cela veut dire que je te reconnais peut-être légèrement par-delà ton seuil de ressemblance, et qu'ainsi le temps perdu se retrouve à flots sur les modèles verts de toi-même.

Cette image, que le temps a réalisée sans trucage, continue sous chemise après coup. C'est un bocage, du vert.

Tu t'empêches de ressembler jusqu'au moment où c'est un autre qui se met à ressembler à ta place. Vois-tu, il y a une réelle et mystérieuse urgence à ce que la case « ressemblance » soit remplie, il y a l'été qui me tiraille.

La ressemblance du temps à lui-même, est-ce ton idéale ressemblance et ton idéale dissemblance enfin accordées l'une à l'autre, ton *corps glorieux* d'après Tchernobyl, qui glisse ductile dans les statistiques de l'été, la teneur d'été dans toute pluie d'été.

Tu enregistres l'origine des images, et la délivres ensuite si facilement enchantée dans le geste simple d'avoir un visage. Aussi, te voir et te reconnaître se passent dans le même temps, et me précèdent de quelques micro-secondes.

— Représentation graphique du temps selon une section verticale — Ta ressemblance est mot pour mot la même que celle du poème. Émission très brève dans la foule, retenant sans code les saisons ; elle balait de la mort à la manière d'un gyrophare.

POÈMES ANALYTIQUES

Je convoque ici le simple écart qu'il y a entre les mots « quarante chevaux blancs » et les quarante chevaux blancs semi-réels (una cosa mentale) auxquels ils renvoient.

(En verrais-je seulement un se cabrer chevalinement dans cette écume, dans cet effondrement ?)

Puis, je convoque de nouveau l'écart qu'il y a entre les mots « quarante chevaux blancs semi-réels » et les quarante chevaux blancs semi-semi-réels auxquels ils renvoient.

Ensuite, je continue encore à convoquer l'écart qu'il y a entre les mots « quarante chevaux blancs semi-semi-réels » et les quarante chevaux blancs semi-semi-semi-réels auxquels ils renvoient (désormais à peine mentalement figurables).

Et ainsi de suite, tant qu'il m'est permis de continuer.

Je me représente maintenant dans l'esprit la barre infranchissable que délimite la couleur de chaque ensemble de chevaux quel qu'il soit sans que le blanc enregistre la moindre déperdition de blanc, ni prenne l'ombre verdâtre

de certaines eaux pourrissantes (la même qui domine la fuite infinie de reflets que se renvoient deux glaces murales stagnantes).

Je me dis que le blanc est la couleur du nombre quarante.

Je me représente alors tous ces chevaux confondus en un seul troupeau, et les fait galoper, aussi groupés que possible, et à l'allure la plus égale qui se puisse obtenir, tout en veillant à ce que des ensembles ne se reforment pas dans le rythme imprévisible.

Quelle est la direction de cette galopade ? Les animaux symbolisés sur les panneaux routiers viennent de droite. C'est un principe qui a été retenu. Par exemple, sur le panneau annonçant un passage d'animaux, l'animal vient de droite. Pourtant les animaux peuvent déboucher de droite comme de gauche.

Fading généralisé de la dernière de mes propositions : les quarante chevaux « n + 1 fois semi » réels, s'accordant peut-être plus fidèlement à une vision de licornes (dont nous ne manquerons pas de nous convaincre qu'elle désigne une sorte d'objet éthéré). Mais qui à ce jour peut affirmer en avoir déjà vu quarante à la fois ?

Chevauchant dans une totale précarité ce principe de mise au carré de figurabilité mentale, je cligne légèrement les yeux pour transformer les derniers chevaux blancs en chevaux bleus (aucune semi-réalité du bleu n'ayant de sens), sans passer par aucun dégradé.

Mes quarante shadow beings par lesquels je penserais le contenu poétique idéal d'une phrase sans la présence réelle de cette phrase.

La représentation visuelle d'une représentation mentale toute bête (disons une licorne) n'est pas une licorne en pointillé, décalquée sur une photo de cheval, ni même une statuette à l'état dense et friable (en halva oriental), ni encore une photo de licorne tirée avec un filtre grisailant.

Mais en revanche, elle admet une licorne qui galope à une allure suave et constante, à n'importe quel moment qu'on se l'imagine galopant, et sûrement qu'ainsi ne galope-t-elle qu'à peine dans le temps : dans le temps abstrait et sans nuance d'un galop générique.

Le temps que le cheval met à faire quelques foulées abstraites dans l'esprit, est-il pour autant du temps abstrait (un temps abstrait serait-il même un temps qui ne passe pas ?), ou passe-t-il exactement comme le temps qui affecte les choses réelles ?

Serait-il par exemple possible que le cheval galope pendant que tu vas chercher une pomme sur la table ?

Y aurait-il plusieurs natures de temps, des temps gigognes ?

Ce temps de l'abstrait galop, « qui pourtant passe bien quelque part », s'apparente peut-être à la vitesse d'un homme se déplaçant dans le sens inverse de la marche du train (vitesse dont le calcul, toute enfant, me plongeait dans des abîmes de perplexité).

En un sens, ce temps de l'abstrait galop devrait t'empêcher de te déplacer librement jusqu'à la table, mais nous laisserait tout au plus mesurer la permanence idéale de nos corps au repos.

Je peux imaginer un espace fictionnel. Mais puis-je imaginer un temps fictionnel qui actionnerait n'importe quel galop dans cet espace-là ?

Je ne peux faire que ce temps ne se passe aussi dans l'espace où mon corps vieillit en le songeant.

Me représenterais-je mieux le temps dans mon esprit si je me figure quelque chose qui se déplace, et dont la vitesse permettrait de graduer l'écoulement des secondes, des minutes... ou si je ne me figure rien, tout au plus quelques gros objets immobiles qui calqueraient la permanence massive du temps lui-même quand il passe « pour rien ».

C'est-à-dire là où il semble se déposer lourdement et sourdement sur l'espace, et desserrer ce dernier d'un cran.

Le temps de l'amour est le temps du mouvement, mais d'un mouvement si pur qu'il desserre le temps d'un cran.

Le temps de l'amour n'est pas le temps des permanences mais il n'est pas non plus le temps du mouvement.

Le temps de l'amour est un temps sur coussin d'air, qui ne rencontre aucun frottement avec l'espace ; où l'eau même est plus liquide que l'eau (celle-là semblant dès lors s'écouler aussi sèchement qu'un semi-liquide comme du grain ou du sable), et où elle trouve une qualité d'écoulement remarquable, inédite, presque hypnotique.

Concevoir cette eau super-liquide qui s'écoulerait continûment au milieu d'une pièce, et pourrait vaincre la porosité de toutes choses jusqu'à les traverser comme la pluie les nuages.

Lambeaux de miroir fluide, tresses de bromures d'argent où se vrillent les images d'alentour (l'eau n'étant pas transparente comme on le croit, ou alors au sens où le sont les miroirs...) : dans une chambre au papier bleu, avec de petits chevaux blancs comme motifs, l'eau ferait se ployer tous les hologrammes bleus.

LE STADE DE LA PHRASE (Notes sur les miroirs)

Émoi, de voir soudain une découpe du monde réel, à la place de ce que je prenais pour une plaque de miroir
ou plus encore, de percevoir, dans le même instant, la sensation inverse (comme «réverbérée» dans la première).
Chacune restant pour ainsi dire sans réponse.

Le reflet n'est pas une copie du monde réel. L'un des deux devrait suffire largement.

Le monde qui ne cesse de boire aux lèvres du monde, donne peut-être à cause de cela un reflet à toute chose.

Tout pareil dans le miroir, mais tout plus loin, tout plus enfoncé, plus avancé dans la soirée.

Qui ferait une différence entre la photographie d'une glace où se refléterait l'intérieur d'une chambre, et la photographie de cette même chambre ? (Simplement la pièce apparaîtrait un peu plus grande.)

Tout pareil, sauf les journées qui sont plus courtes : des journées d'hiver dans les miroirs.

Les reflets pris dans le temps, car les reflets n'appartiennent pas plus à l'éternité que ne lui appartient la vitesse de la lumière.

Le monde n'est pas visible autrement que tel que dans les miroirs.

Les miroirs sont là comme de simples vitres (d'un type particulier) au travers desquelles le monde se donne à voir tel qu'il se donne à voir «sans rien».

Si le monde peut se refléter dans les miroirs, c'est qu'il est déjà lui-même reflété. Où commence alors la série pulsatile des réflexions ?

Le monde porte en lui-même, si serré, la condition de son reflet que le reflet semble en tout point le même que l'image réelle. Aussi, le monde visible est-il Monde-Miroité, Monde-Miroité.

Que reflète le miroir dans la salle de bain ? Tout de suite on est tenté de répondre : la paroi murale qui fait directement face... alors que c'est la totalité de la salle de bain, de fond en comble.

Pour vérifier, on peut par exemple installer plusieurs caméras de surveillance mobiles orientées vers la glace.
Vers les Nymphéas.

Ainsi les mouches qui s'élancent à plein corps, à pleine tête dans le réel, continuent leur course dans le miroir, et s'y cognent exactement comme elles se cognent dans les fenêtres : (dans les deux cas, elle ne se cognent qu'à de la vitre).

Ô si cher de loin... je ne te vois pas plus petit, je te vois plus enfoncé.

Il m'arrive furtivement de voir le monde (et c'est alors plus limpide) comme si tout cela ne fût qu'une vision dans un miroir, à la place du monde fixé une fois pour toutes.

Le monde est-il moins fixé alors ?

Je vois le monde dribblé.

C'était en jouant sur une machine à sous, narcissiquement.

Une partie du *Banquet* se déroule derrière une glace sans teint.

Ainsi le monde, dynamitant la perspective, pratique une ouverture sans cesse plus grande en lui même.

J'aborde toujours une « zone d'incertitude », parce que le monde se déverse non-stop en lui-même.

Le monde comme tunnel : Si l'on glisse un panneau de glace géant sur une section d'autoroute, la route continue rectiligne et plus loin encore que ne le permettraient les limites de l'horizon.

Le monde aussi avance sans cesse plus loin.

Le monde verticalement fendu, et sans balise de sûreté, ni balise de virage, ni délinéateur.

Le monde « commutatif » où je t'aime comme moi-même t'aimant.

Le reflet des choses signale autant les choses dans l'espace, que mon emplacement dans cet espace et par rapport à ces choses.

Qu'en est-il des concepts de couleur dans les miroirs : en général un peu plus passées pour les vives, un peu moins fluo pour les fluo.

Ce n'est pas chimiquement que nous pourrons rendre raison de l'apparition de telle ou telle couleur dans la glace.

Précarité de certaines couches de mercure sur les vieux miroirs, prêtes à s'effondrer dans les bras de l'image qu'elles détiennent.

Voilà quelle est pour nous la précarité des images du monde.

A peines tenues.